

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 27.—Samedi, 8 novembre 1884  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



## Le bi-centenaire de Pierre Corneille

Portrait de Corneille. — 1. Maison où est né Corneille, rue de la Pie, à Rouen. (Cette maison n'existe plus.) — 2. Monument élevé à Corneille dans l'église Saint Roch, à Paris. — 3. Cabinet de travail de Corneille. — 4. Maison de la rue d'Argenteuil, n° 18, où Corneille est mort.

## LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 8 novembre 1884

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Le bi-centenaire de Pierre Corneille.—Le vœu de Rose, par Stanislas Côté.—Sixième tirage de nos primes.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—L'ancienne église des Récollets.—L'armée chinoise.—Un conseil par semaine.—L'arbre lumineux.—De partout.—Récréations en famille : Enigm, charade et rébus.—Être enterré vivant.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Le bi-centenaire de Pierre Corneille : Portrait de Corneille ; Mai-on où est né Corneille ; Monument élevé à Corneille ; Cabinet de travail de Corneille ; Mais on où Corneille est mort ; Haine : Un poste anglais près de Canton.—Montréal : L'ancienne église des Récollets.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## ENTRE-NOUS

Voyez où conduit l'éloge à jet continu et cette manie que nous avons tous en notre pays, où la critique n'existe que peu ou point, de vanter, vanter toujours, sans règle et sans contrôle, tout ce qui vient de notre crû. J'ai à vous parler aujourd'hui d'une artiste sérieuse, véritable, sincère, d'un talent incontestable, et je ne sais comment le dire en termes convenables pour vous en faire bien comprendre la valeur.

Je sors de chez Scott, vous savez, le marchand d'œuvres d'art, de la rue Saint-Jacques, et j'en sors émerveillé. Je viens de visiter l'exposition des toiles de Mlle Maria Brooks.

Si j'ai éprouvé une sensation de plaisir, je dois dire que mon bonheur n'était pas complet et que j'ai compris, une fois de plus, l'immense distance qui sépare nos artistes de ceux de la vieille Europe, et je me suis convaincu que nous devrions être bien modestes quand nous parlons de nous, et plus modérés dans notre enthousiasme.

Chaque exposition de ce genre est une bonne leçon dont nous devons profiter, car la comparaison nous érase, il faut bien l'avouer et, pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à demander à MM Bourrassa, Hébert, Julien, et autres artistes, ce qu'ils en pensent.

\* \* \*

Mlle Brooks n'était pas une inconnue pour nous, elle nous a déjà envoyé plusieurs toiles, elle expose tous les ans, à Londres, et son nom est familier à tous les amateurs.

S'il en est temps encore, allez jeter un coup d'œil sur les tableaux exposés, et je suis certain que vous ne regretterez pas la demi-heure que vous aurez passée ainsi.

Il y a là des choses charmantes, et je vous recommande surtout : le portrait de Lady Lonsdale ; "En revenant du marché" ; "Old, old story," et un autre tableau charmant d'expression, qui représente une jeune fille tenant une lettre. La légende de cette toile porte : "Je voudrais bien savoir s'il pense ce qu'il m'écrit."

Tout cela est vrai, fort, vigoureux.

Il y en a encore bien d'autres, mais j'aime mieux vous ménager des surprises. Voyez vous-mêmes.

\* \* \*

Après avoir admiré ces œuvres d'art, il faut revenir à terre et, ce qui frappe tout d'abord les yeux, c'est la misère.

Malgré les meilleures intentions, on est forcé de devenir plus dur qu'on ne voudrait l'être, et il est du devoir de la charité d'avoir un peu d'égoïsme, si étrange que puisse paraître le rapprochement de ces deux mots, dont l'un est la négation de l'autre.

Je parle de la charité administrative.

Il ne se passe guère de jour, en effet, où il ne nous arrive de la campagne, de villages éloignés parfois de dix ou quinze lieues, de malheureux pauvres ou infirmes qui nous sont expédiés par les autorités de ces paroisses qui, ne sachant qu'en faire, s'en débarrassent de cette manière.

On se figure alors en avoir fini avec eux.

C'est une grosse erreur ; ces pauvres gens ne peuvent être recueillis dans les villes, alors qu'on les a chassés de leur village ; le budget des cités comme Montréal, Québec, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, Sorel, etc., est déjà assez grévé et suffit à

à peine à soulager ses propres pauvres pour ne pouvoir secourir les autres. Aussi, a-t-on pris le parti de les renvoyer chez eux au frais de la municipalité qui se permet de les expédier.

On ne devrait pas ignorer que toutes les procédures nécessaires pour faire admettre dans une asile les personnes susceptibles de l'être, peuvent être prises par les autorités locales, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux magistrats des villes.

Donc, que ceci soit bien compris : chacun de ses.

\* \* \*

Autres misères : ce sont celles que se suscitent mutuellement les camps opposés d'un village, car il est admis qu'il doit toujours y avoir deux parties, au moins, dans une municipalité.

Tel est le cas de la petite ville de Saint-Henri.

Si le hasard où vos affaires vous appellent dans ce royaume de la chicane, je vous parie cent contre un qu'il ne se passera pas cinq minutes sans que vous n'entendiez parler de la plaque.

—Quelle plaque ? direz-vous.

—Comment, quelle plaque, vous ignorez que nous avons une plaque et que nous n'en avons plus ; vous ne connaissez pas l'histoire de la plaque, la plaque légendaire ?

N'insistez pas, faites semblant d'être au courant de tout, car, ignorer l'histoire de la plaque ne vous serait pas un bon passe-port.

Comme, entre-nous, on peut se dire bien des choses et qu'on n'en pourra gloser, je vais résumer en quelques mots cette histoire qui, du reste, n'est pas longue.

\* \* \*

En ce temps-là—je parle de deux ans environ—la ville de Saint-Henri résolut de faire bâtir un Hôtel de-Ville, et l'Hôtel-de-Ville se fit.

La chose étant finie, les conseillers contemplèrent leur œuvre et dire : "Ceci est bien, et il ne faut pas que nos noms périssent."

Et pour que les petits-enfants de leurs arrières petits-enfants puissent un jour être fières de leurs ancêtres, ils décidèrent de faire graver leurs noms dans le marbre.

Et l'on grava leurs noms sur une plaque qui fut scellée dans le mur de façade de l'Hôtel-de-Ville.

Puis, satisfaits, ils se reposèrent.

Or, à cette époque, vivaient en la même ville de Saint-Henri, des hommes qui virent avec colère la gloire qu'avaient acquise leurs frères, et résolurent de faire rentrer ces noms dans le néant, d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Et les frères devinrent ennemis, ceux qui, autrefois, se donnaient le baiser de paix et d'amour, se lancèrent des regards furieux, leurs yeux flauboyèrent et la guerre et la haine chassèrent la paix du lit où elle reposait moelleusement depuis plusieurs années.

Les *plaquistes* et les *anti-plaquistes* venaient de naître, et on parlait longtemps sous le chaume, des batailles qu'ils se livrèrent.

\* \* \*

Les épis dorés tombèrent sous la faux du moissonneur, les arbres se dépouillèrent, la neige "au blanc cortège" couvrit la terre, et avec le froid d'hiver arriva le temps des élections.

Les deux partis se mesurèrent de l'œil, se portèrent des défis mémorables, se jetèrent à la face les injures les plus sanglantes ; les guerriers, non, les électeurs, excités par les cris de leurs épouses, déterrèrent la hache de guerre et s'élançèrent au combat.

Ce fut une rude bataille !

Son souvenir vivra, et un barde inspiré, Rémi Tremblay, a chanté en vers immortels les hauts faits des partisans et des ennemis de la plaque.

La victoire resta indécise et le conseil fut divisé.

Alors commença la joute parlementaire, la diplomatie remplaça l'épée, et ce fut à coups de résolutions qu'on se battit.

Les anti-plaquistes gagnèrent la première bataille, et la plaque fut retournée. Les noms qui resplendissaient sous les fleches d'or de Phébus disparurent, et le marbre froid recouvrit leur tombeau.

—Vengeance ! vengeance ! crièrent les plaquistes, et tous, altérés de sang, se ruèrent dans la mêlée.

Les anti-plaquistes furent battus, et la plaque revit le soleil rayonnant.

Un long cri de rage s'éleva du levant au cou-

chant et, après avoir pansé leurs blessures, les vaincus, profitant de l'absence de plusieurs généraux de l'armée ennemie, fondirent sur leurs adversaires et les taillèrent en pièces.

Et pour que le souvenir de la plaque mourut pour toujours, nouveaux iconoclastes, ils la brisèrent et en foulèrent aux pieds les débris informes.

Ce fut un triste jour dans l'histoire de la ville de Saint-Henri, jour néfaste qui n'est que le prélude de la troisième guerre dont le dénouement aura lieu dans la cour criminelle.

\* \* \*

Oui, c'est la Cour du Banc de la Reine qui, probablement, va décider ce point de droit : "Les anti-plaquistes avaient-ils le droit de briser la plaque ?" car, malgré la forme fantaisiste que j'ai donnée à ce récit, les faits sont vrais.

Il y a quelques jours, le maire et plusieurs conseillers furent arrêtés sous accusation d'être les auteurs de dommages *malicieux* à la propriété.

Vous voyez où peut mener une plaque.

Et on vient toujours répéter : "il n'y a plus d'enfants" ; allons donc ! on devrait dire qu'il n'y a que des enfants, car jeunes et vieux se ressemblent sous plus d'un rapport, et l'histoire de la plaque de Saint-Henri est une preuve de plus de cette vérité.

\* \* \*

Voulez-vous une autre vérité, lisez ceci :

"Les journaux ne comptent pas seulement sur leur bas prix ou sur les séductions de leur format ; ils comptent aussi sur le roman feuilleton. Seulement, comme ils sont obligés d'améliorer sur ce point de même que sur les autres, ils promettent : celui-ci de donner des feuilletons *très longs*, celui-là d'en donner *deux à la fois*. Ainsi, beaucoup de papier et beaucoup de romans, voilà ce que la presse promet au public ; dans ses programmes politiques, elle s'enveloppe de brouillard afin de pouvoir glaner partout. On ne saurait avouer avec plus de franchise qu'on cherche le succès en dehors des principes.

"Quand les journaux, ne se souciant pas d'être une *bonne affaire*, poursuivaient un but politique ou philosophique, il existait une communauté presque absolue de pensées et de but entre chaque journal et ses abonnés. Alors le journaliste remplissait vraiment une sorte de mission : aujourd'hui, c'est un amuseur et un spéculateur.

"Autrefois, il y a huit ou dix ans, on disait : la presse est un sacerdoce, et personne ne se récriait ; aujourd'hui, quiconque emploierait sérieusement cette expression se ferait bafouer."

On croirait que ces lignes ont été écrites hier, et cependant, c'est en 1845 qu'Eugène Veuillot les adressait à ses lecteurs.

Elles contiennent de dures vérités et, de plus, renferment un regret ; mais pourquoi s'arrêter sur ce sujet : où est le coupable, du journaliste ou du public ? Tous les deux, mais personne ne semble vouloir revenir à l'ancien temps, puisqu'en cela comme en toute chose, il y a du bon et du mauvais.

LÉON LEDIEU.

## LE BI-CENTENAIRE DE PIERRE CORNEILLE

(Voir gravure)

La ville de Rouen a célébré, le 11 et 12 octobre dernier, par une manifestation importante, le bi-centenaire de la mort du grand Corneille. Nous avons jugé à propos de publier quelques dessins destinés à rappeler quelques-unes des étapes de la vie modeste et laborieuse de l'immortel poète tragique.

Pierre Corneille naquit à Rouen, le 6 juin 1606, rue de la Pie. Son père était avocat du roi à la Table de marbre de Normandie.

Fils aîné de sept enfants, Pierre fut placé de bonne heure au collège des Jésuites de la ville. Il fut reçu avocat, comme son père, fit représenter sa première comédie, *Mélite*, en 1629, à l'âge de vingt-trois ans.

Le *Cid* parut en 1636 et fut accueilli avec un enthousiasme sans précédent. On ne pouvait se lasser de voir cette pièce ; chacun en savait quelque partie par cœur ; on la faisait apprendre aux enfants, et en quelque partie de la France il était passé en proverbe de dire : Cela est beau comme le *Cid* !

Malgré les admirables pièces que Corneille donna ensuite, il se présenta vainement deux fois à l'Ac-

démie française où il ne fut reçu qu'en 1647.

Tous les écrivains contemporains sont d'accord sur ce point que Corneille "avait l'air simple et fort commun, toujours négligé et peu curieux de son extérieur... Il était assez grand et assez plein... Il avait le visage agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits forts marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'était pas tout à fait nette; il lisait ses vers avec force, mais sans grâce."

Les traits les plus saillants de son génie sont l'énergie, la noblesse et l'élevation des pensées, la puissance de conception, l'incomparable vigueur avec laquelle il fécondait et développait ses sujets, l'abondance et la variété de ses effets dramatiques, la mâle éloquence de l'expression et cette faculté admirable de s'élever au sublime, naturellement et sans effort, d'un élan, quelquefois par un seul de ces mots éclatants qui arrachent au spectateur des cris d'enthousiasme.

Sa vie, vouée toute entière à la culture des lettres, fut sans agitation extérieure, et ses dernières années s'écoulèrent dans la gêne et dans la tristesse. Racine était alors dans toute sa gloire, et le créateur de la scène tragique était presque oublié de ses contemporains. Lorsque cette existence s'éteignit, le 20 octobre 1684, Dangeau écrivit simplement dans son *Journal*: "Le bonhomme Corneille est mort."

Il mourut à Paris, rue d'Argenteuil, et fut inhumé à l'église Saint-Roch.

### LE VŒU DE ROSE

C'était en 186...; une épidémie épouvantable exerçait ses ravages parmi la population nombreuse des faubourgs de Montréal.

La petite vérole, ou picotte noire, semblait s'être fixée pour longtemps dans ces centres peuplés et mal assainis, en dépit des efforts multipliés de la commission sanitaire et des tirades stériles des fils d'Esculape, sur l'origine, les progrès et la fin de cette maladie.

Tout fut mis en jeu pour au moins en atténuer l'effet: vaccin amélioré (on le disait), mesures d'assainissement diverses, systèmes d'hygiène, aussi nombreux que les médecins eux-mêmes, lois d'isolement, chlorure de chaux, chaux vive, phénol, désinfectants de toute provenance, rien n'y faisait.

Chaque semaine, l'épidémie enlevait des centaines d'enfants, surtout des jeunes enfants.

Les cimetières s'emplissaient avec une rapidité effrayante.

On ne rencontrait guère dans les rues des faubourgs en question, que des pauvres mères en deuil et affolées par la douleur, l'une pleurant un fils ou une fille, beaux enfants vigoureux dont la santé florissante avait semblé jusque là défier toute maladie; l'autre regrettant le départ prématuré de son bébé, cher petit ange dont les gentilles agaceries et le rire lutin reposaient le père à son retour du travail.

On ne riait plus alors, on pleurait.

Presque chaque famille comptait un absent. Le deuil était général.

A l'époque où cette contagion, horrible entre toutes, décimait notre population, vivait dans le faubourg Québec, sous le regard de Dieu, une famille honorable en tous points.

Elle se composait du père, de la mère, d'une fille, Rose, âgée de vingt ans, belle comme la fleur dont elle portait le nom, bonne et vertueuse au possible, et de trois frères: Louis, Paul et Oscar, âgés respectivement, Louis, de dix-sept ans, Paul, de douze ans, et Oscar de cinq ans.

Oscar, le bébé de la famille, était un bel enfant à l'œil intelligent, adoré de tous, de Rose surtout.

La beauté splendide et les bonnes qualités de la jeune fille, lui avaient attiré un grand nombre d'admirateurs, mais en enfant sage, elle avait, après avoir consulté ses parents, donné son cœur et promis sa main à un jeune homme de bonne naissance, âgé de vingt-cinq ans, laborieux et bon chrétien, et de plus, très bel homme, ce qui n'est pas à dédaigner dans de semblables circonstances. Il offrait toutes les garanties désirables pour devenir un mari digne de Rose.

L'époque du mariage était fixée, le trousseau de noces se confectionnait; Rose elle-même y travaillait de ses propres mains; contrairement à l'usage de beaucoup de jeunes filles vaniteuses et frivoles qui se préparent à la vie conjugale par un étalage de

risonnable de futilités, et occasionnent ainsi à leurs parents des dépenses souvent hors de proportion avec leur état de fortune.

Tout allait donc pour le mieux dans cette excellente famille, quand l'affreuse picotte y fit son apparition.

En moins de six jours, Louis et Paul furent enlevés; Oscar, le charmant enfant, en fut même atteinte.

Au bonheur succéda subitement une morne douleur; le pauvre père désespéré, ne savait plus où donner de la tête; la mère pleurait toutes ses larmes; Rose elle-même, malgré son courage, écrivait souvent des défaillances, surtout lorsque son regard s'arrêtait sur le petit Oscar, agonisant sur un lit de douleur.

Aucun remède humain ne paraissait devoir sauver l'enfant; la famille décimée se préparait à un autre sacrifice, lorsque Rose, pour arrêter la main de Dieu prête à frapper de nouveau, promit de lui sacrifier ce qu'elle avait de plus cher au monde, s'il lui plaisait de conserver la vie à son petit frère.

Sa prière fut écoutée. Presqu'aussitôt l'enfant prit du mieux.

Au bout de quinze jours, il était assez bien rétabli pour sortir.

Le guérison fut si complète, qu'aucune trace de la petite vérole ne resta sur les membres ni sur le visage de l'enfant qui conserva toute sa beauté.

Il resta à Rose à accomplir le sacrifice promis.

Croit-on qu'elle hésita? Nullement. La vaillante jeune fille avait promis de sacrifier ce qu'elle avait de plus cher, elle sacrifia bravement à Dieu, l'amour qu'elle avait pour celui qui devait être son mari.

Elle apprit elle-même à son fiancé le vœu qu'elle avait fait. L'entrevue à cette occasion fut bien pénible pour ces deux cœurs si aimants. Le jeune homme fit usage de tous les arguments possibles pour faire revenir Rose sur sa décision, elle resta inébranlable.

Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, le fiancé prit le parti le plus sage; il dégagait Rose de sa parole, mais en même temps il jura de n'en jamais aimer d'autre, tant qu'elle serait vivante.

—Je ne vivrai pas bien longtemps, dit-elle; le sacrifice que je fais de mon bonheur ici-bas est au-dessus de mes forces physiques.

Ils se séparèrent et, à quelques jours de cet entretien, Rose faisait son entrée, comme novice, dans une communauté religieuse de Montréal.

Trois mois après les événements que je viens de raconter, on était alors au mois de juin, la jeune novice fut désignée pour accompagner trois religieuses au Nord-Ouest.

Avant de quitter sa ville natale pour toujours peut-être, Rose alla faire ses adieux à sa famille. En même temps elle apporta à sa mère un magnifique lys fleuri, de ceux qu'on appelle communément "Saint-Joseph."

—Bonne mère, lui dit-elle en l'embrassant pour la dernière fois, conservez cette fleur; chaque jour en la regardant, pensez à moi; consolez mon pauvre père ainsi que celui que j'avais choisi pour être le compagnon de ma vie.

Puis, prenant dans ses bras son petit frère Oscar, elle lui dit:

—Souviens-toi de sœur Rose en voyant cette belle fleur blanche.

—Oh! oui, petite sœur, répondit Oscar, je lui dirai "bonjour" tous les matins, à ton bouquet.

Les adieux furent navrants. Rose quitta, en pleurant silencieusement, la maison de son père; c'était bien naturel, elle venait de briser le dernier lien qui l'attachait au monde, pour n'avoir désormais qu'une ambition, la charité; qu'un seul but, la civilisation des sauvages du Nord-Ouest.

Le lendemain, elle prenait la route de la Rivière-Rouge.

Le lendemain aussi, le petit Oscar, suivant sa promesse, alla dire "bonjour" au bouquet de petite sœur.

Le lys, planté dans un pot de grès rouge, avait été placé par la mère de Rose dans la salle à manger, sur un escabeau servant aux fleurs.

Comme l'enfant s'approchait pour lui dire son "bonjour" la tige se courba gracieusement, et le calice éblouissant vint effleurer ses lèvres. Oscar déposa un baiser sur le bouquet de petite sœur, et la tige se redressa aussitôt.

Le lendemain, nouvelle visite de l'enfant et nou-

velle caresse de la fleur. Cette fois, Oscar courut à sa mère et, la ramenant par la main:

—Maman, venez voir le bouquet, je lui dis "bonjour," et il s'approche de ma bouche.

La mère alla voir, l'enfant redit son "bonjour," et le beau lys, comme s'il eut voulu recevoir un nouveau baiser d'Oscar, s'abaissa comme la première fois.

—Ma fille est en bonne santé et le voyage va bien, se dit la mère de Rose, en déposant elle aussi un baiser sur la fleur.

Pendant une quinzaine, chaque jour, la même visite matinale fut renouvelée par le père, la mère et l'enfant, et chaque fois le même phénomène se répéta.

Un matin cependant, le lys, en se courbant comme d'habitude à l'approche de ses visiteurs, paraissait fatigué et fanné.

—Ma pauvre fille est malade, dit la mère en essuyant une larme.

—Petite sœur est malade! ajouta Oscar en sanglotant.

Le lendemain, toutefois, le lys, à la grande joie de la famille, reprit sa fraîcheur et reçut aussi les caresses accoutumées. Mais toute joie sur cette terre est de courte durée.

Un jour, pendant une matinée d'orage, le petit Oscar était près de la fleur à laquelle il adressait son babillage enfantin, tout comme s'il eut parlé à Rose elle-même; tout à coup, il poussa un cri déchirant.

—Maman! maman!  
La mère accourut et aperçut Oscar soutenant de sa petite main le lys mort et sa tige desséchée.

—Ma fille est morte! fit-elle, en étouffant un sanglot.

—Petite sœur est allée au ciel avec un ange, dans le carrosse du bon Dieu, ajouta Oscar.

Et le bel enfant, consolé par cette pensée, ne pleura pas.

Deux semaines après l'événement que je viens de raconter, la poste apportait à la famille de Rose une enveloppe bordée de noir.

C'était une lettre de la supérieure des missions du Nord-Ouest annonçant que Sœur Rose, épuisée par les fatigues du voyage, était morte à Saint-Boniface, en prononçant le nom d'Oscar, après avoir reçu les secours de la religion.

Rose avait accompli son sacrifice.

STANISLAS COTÉ.

### SEPTIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois d'octobre a eu lieu le 3 novembre, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant:

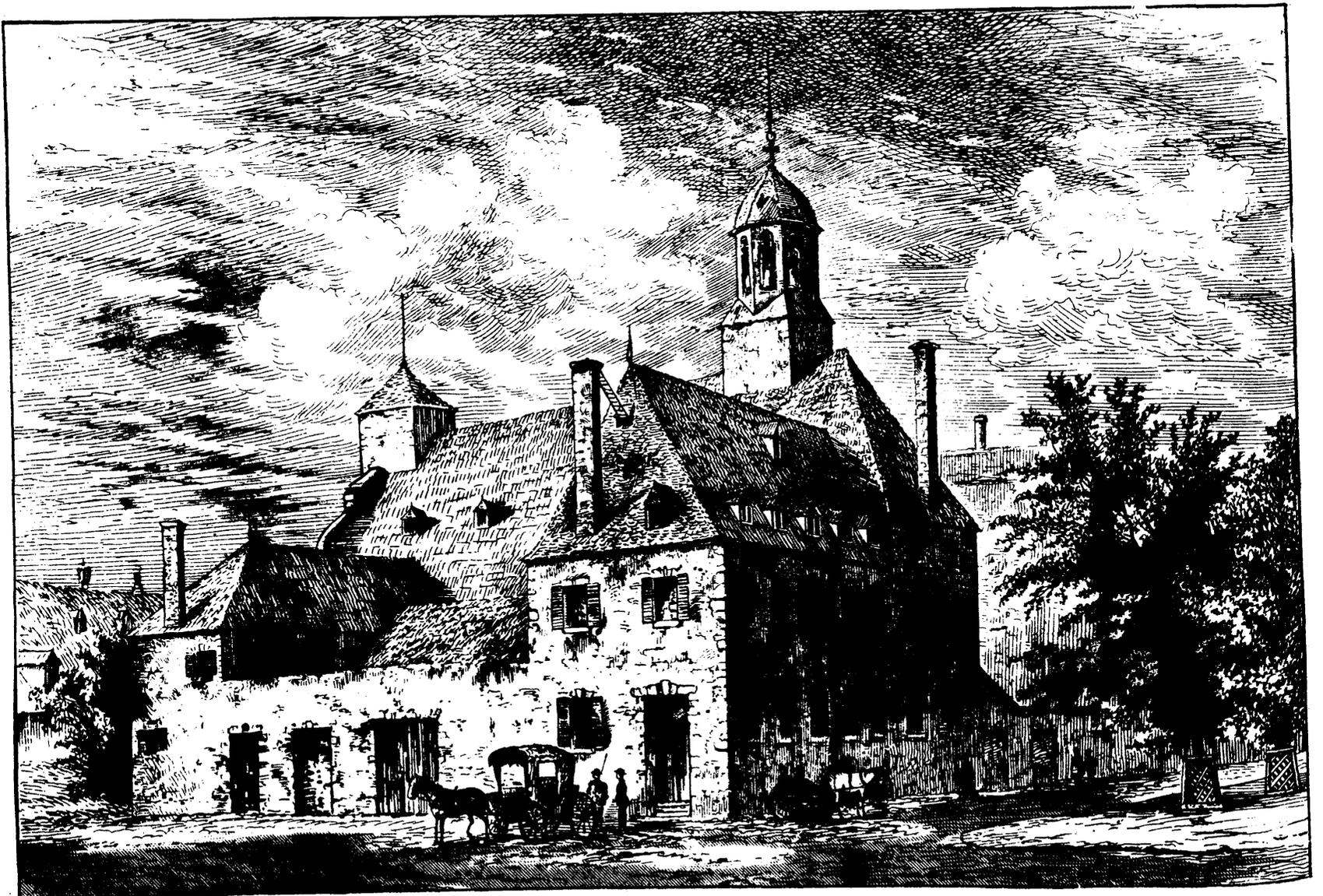
1er prix : No 13,840.....	\$50.00
2e — — 15,179.....	25.00
3e — — 13,680.....	15.00
4e — — 23,176.....	10.00
5e — — 10,140.....	5.00
6e — — 931.....	4.00
7e — — 12,786.....	3.00
8e — — 5,727.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à \$1 chacun :  
14,212—15,205—23,142—17,540—14,870—7,958  
10,599—24,603—5,450—12,467—24,606—23,799  
4,611—11,054—21,597—15,015—9,810—942—  
1,530—20,235—7,187—8,925—24,007—24,310  
—24,417—1,732—8,542—6,731—15,944—25,673  
—6,816—3,612—466—10,762—18,238—8,576—  
10,543—2,065—321—8,283—3,525—4,275—1,353  
—9,985—17,067—1,571—15,550—22,968—11,548  
—16,391—1,847—20,181—22,459—3,342—20,711  
—205—20,091—24,559—24,472—20,356—24,011  
—14,218—19,720—13,480—20,808—4,076—  
14,622—9,895—15,503—15,317—4,719—4,504—  
8,211—21,211—22,005—7,216—5,476—9,450—  
22,799—21,963—23,187—22,981—6,269—16,935  
—7,287—23,845.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois d'octobre sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.



CHINE. — UN POSTE ANGLAIS PRÈS DE CANTON.



MONTREAL. — L'ANCIENNE ÉGLISE DES RÉCOLLETS.

L A  
CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

XIII

RETROUVÉE

(Suite)

Dix heures sonnaient quand la voiture amenant rue de Maubeuge Francis de Gailhac-Toulza, Dervaux et Lagny, s'arrêta devant la maison occupée par les jeunes gens. Tous trois montèrent à l'étage des mansardes et frappèrent à la porte. Mélati n'entendit rien ; mais Rameau d'Or, qui gardait une secrète espérance et demeurait convaincu que les artistes, n'abandonnaient pas la jeune fille, se leva sans bruit pour leur ouvrir.

Dervaux s'avança le premier.

—Oui, répondit Francis avec une visible émotion, des anges terrestres qui vont tout de suite vous aimer...

—Ainsi, vous venez...

—Vous chercher pour vous conduire chez nous.

Francis se tourna vers le romancier :

—Fais-moi la grâce de me présenter à mademoiselle.

—Mon ami, Francis de Gailhac-Toulza, fils d'un procureur général de Rennes, démissionnaire au moment de la promulgation des décrets.

Un sourire éclaira le visage marbré de pleurs de la jeune fille.

Elle prit dans une armoire un vêtement simple, jeta une mante sur sa tête et dit à Francis :

—Me voici prête à vous suivre, monsieur.

Ensuite, se tournant vers les deux amis :

—Dieu vous récompense comme je vous remercie.

—Nous permettez-vous d'aller prendre des nouvelles de Mme Vebson et des vôtres ?

—De grand cœur.

—Mademoiselle, ajouta Rameau d'Or, dans une maison où se trouve une malade il faut un commis-

démies, et y lisait parfois des mémoires ou des fragments remplis d'un véritable intérêt. Les misères l'attiraient. Il vivait pour obliger les autres et remplir un rôle de message de la Providence.

Du premier regard il jugea Mme Vebson, et quand Aimée de Gailhac, après l'avoir ramenée chez elle le fit appeler, il poussa, en reconnaissant la malade de l'hospice de Lariboisière, un cri de surprise et de joie.

—Ah ! madame, dit-il à la mère de Francis, je jurerais que cette malheureuse est digne de toute votre sympathie.

—Vous l'avez déjà vue ?

—Elle sort de l'hôpital.

—Malade comme elle l'est ?

—C'était vouloir se tuer, je le sais bien ! Mais la place même où vous l'avez trouvée prouve la sincérité de ses convictions. Votre mari, le noble Henri de Gailhac-Toulza, a jeté sa démission aux ministres qui lui ordonnaient de chasser les moines et les jésuites... Mme Vebson, mourante, a fui l'hospice quand on lui a refusé d'y laisser pénétrer un prêtre. Vous le voyez, vous êtes dignes de vous entendre.



Les saintes pompes de la mort se déployèrent dans la demeure de l'ancien magistrat. — (Voir page 215, col. 2.)

A la vue de Mélati, il recula pris d'un tel respect et d'une si grande pitié que la parole s'arrêta sur ses lèvres.

—Nous savons où est Mme Vebson, dit Jean Lagny à Rameau d'Or.

Au milieu de sa douleur et de ses larmes, Mélati entendit, et subitement se dressa sur les pieds. Alors se tournant vers les jeunes gens, son beau visage ruisselant de pleurs, ses cheveux dénoués, si admirablement belle et sainte en ce moment, que rien ne saurait rendre l'impression qu'elle produisit sur ses amis, elle tendit vers eux les bras.

—Ma mère ! dit-elle, vous avez parlé de ma mère !

Ce fut Francis de Gailhac-Toulza qui s'avança.

—Mademoiselle, dit-il, nous l'avons trouvée à la porte de la maison de Dieu, et nous l'avons amenée dans la nôtre... Ma mère et ma sœur lui donnent des soins empressés.

—Votre mère ! votre sœur ! Quoi ! vous avez eu cette charité de ne pas la rejeter dans un hospice ? Vous l'avez abritée et gardée ! Votre sœur, votre mère sont donc deux anges ?

sionnaire, emmenez-moi, je ne ferai pas de bruit.

—Viens ? dit Francis.

Mélati, tremblante, accepta le bras de Francis et quitta sa maison pour accepter l'hospitalité d'Aimée de Gailhac-Toulza.

XIV

ORPHELINE

Mme Vebson demeurait en proie à une fièvre ardente, en dépit de la savante médication de Guillaume Andrezel. Plus que tout autre, cependant, celui-ci était capable d'achever une cure semble ; il devait à son séjour en Amérique, et à ses relations avec les derniers restes de tribus indiennes, de connaître les effets efficaces d'un grand nombre de plantes. Il possédait des richesses pharmaceutiques d'un prix inestimable.

Ayant une clientèle nombreuse, Andrezel n'avait jamais voulu recevoir directement le prix de ses services jusqu'à ce jour. Il allait rarement dans le monde, se contentant de voir d'intimes amis, se rendait d'une façon irrégulière à certaines séances d'aca-

—Nous la sauverons, n'est-ce pas ? demanda Mme de Gailhac qui venait d'entrer.

—Nous ferons tout notre possible pour cela, répondit le jeune médecin dont le visage se cœlara vivement à la vue de la jeune fille. Mais nous ne pouvons nous le dissimuler, le grand mal de cette pauvre créature n'est point cette fièvre dont je suis certain de la guérir... Elle s'en va de consomption ; la douleur l'a rongée jusqu'au cœur... Le désespoir tue plus sûrement que les principes morbides et les virus dangereux... Quelles que soient les épreuves traversées par cette créature, elles ont été au-dessus de ses forces...

—Est-elle donc seule au monde ?

—Qui peut le savoir ! Je comptais dans la journée retourner à l'hôpital et m'entretenir avec elle. La demande de son exeat dérangea ce projet ; ce qui vous prouve que j'avais l'intention de ne la point oublier, c'est que j'avais relevé le texte de sa pancarte.

—Le temps vous a manqué pour réaliser ce dessein ?

—La gravité de ce qui s'est passé hier à l'hôpital a pris toutes mes heures. J'ai dû secourir Jacques Sérécourt dans l'autopsie de la jeune femme empoisonnée par une infirmière laïque, et du petit enfant brûlé par une autre.

—C'est épouvantable, cela !

—Eh bien ! vous le verrez, je ne suis point dans les secrets de la justice, et cependant je puis en prédire les arrêts. Si les deux coupables ne sont pas acquittés, leurs peines seront du moins très légères.

—Elles sont cependant d'autant plus coupables que leur mission est plus importante.

—Les condamner serait blâmer le ministre qui souffre les assements du chef de l'assistance publique, lequel couvre de sa protection les divers directeurs des hôpitaux de Paris. Mais soyez tranquilles, j'irai demain au domicile de Mme Vebson et j'en rapporterai tous les renseignements dont vous avez besoin pour lui être utile... Je vous laisse une ordonnance... On m'attend chez une jeune femme aveugle à qui il s'agit de rendre la vue... Ma mère viendra vous aider dans votre pieuse tâche.

Andrezel salua Aimée et Blanche avec un sentiment mêlé d'admiration et de respect, puis il quitta la maison.

La mère et la fille restèrent près du lit de la malade.

—Quel homme que ce Guillaume Andrezel ! dit Aimée.

—Oui, répondit Blanche, il possède à la fois un grand esprit et un grand cœur.

—La femme qu'il choisira sera une heureuse femme, ne le penses-tu pas ?

—J'en suis certaine... Ne disait-on point cet hiver qu'il paraissait distinguer Thérèse de Tourville ?

—Thérèse est charmante autant que bonne.

—Et riche ! Trois millions.

—Oui, trois millions ! Et cependant, je me trompe fort où Guillaume épousera une fille sans dot.

—Tu crois, maman ? demanda Blanche en se rapprochant de sa mère jusqu'à poser son front sur son épaule.

—Je le pense, seulement Guillaume attend pour révéler le fond de son cœur que celle qu'il a choisie ait retrouvé la sérénité perdue. Une déception lui brisa le cœur ; avant d'essayer d'y faire épanouir cette fleur divine qu'on appelle la tendresse, il veut que rien ne reste du vestige passé. N'a-t-il point raison ?

—Oui, répondit Blanche d'une voix étouffée.

—Notre malade fait un mouvement, reprit Mme de Gailhac, heureuse de rompre un entretien glissant sur une pente difficile, aide-moi à la retourner sur son lit.

Blanche obéit à sa mère, un soupir de soulagement s'échappa des lèvres de Mme Vebson. Ses yeux s'ouvrirent, à ses côtés elle aperçut une jeune fille et, croyant retrouver son enfant dans cette charmante créature, elle dit avec un sourire heureux :

—Il fait bon se voir sous la véranda de lianes, n'est-il pas vrai, Gaston ?... Nous sommes heureux tous trois... Ta fille te ressemble... Un ange ! Elle aura ton cœur et ta bonté... Qu'eût été ma vie si tu ne m'avais pas choisie en dépit de ma pauvreté ?... Tu m'as tout sacrifié, tout ! Si je ne m'étais pas trouvée en travers de ta route, tu serais riche, très riche... Je verserais pour toi mon sang... Que dis-tu ?... Aller à Paris... Chercher fortune... se rapprocher de celui qui m'a repoussée et qui voulait te faire épouser une autre jeune fille... Restons ! restons !... Ce nid de verdure et de fleurs ne se retrouvera jamais... Il y a des serpents dans cette contrée, je le sais ; là-bas, ce seront des hommes qui nous tendront des pièges et qui briseront notre bonheur... Adieu, maison blanche !... Adieu, palmiers, douce vie d'amour !... Ma fille, mon mari, j'emporte tout avec moi... Ah ! la mer, la grande mer bleue, phosphorescente durant les nuits... On dirait qu'elle charrie du feu... Un oiseau passe... Nous approchons de la France... J'ai froid, bien froid... Mon petit ange, ne pleure pas ! c'est de la neige... Nous ne connaissions pas la neige aux Indes !... On dirait d'un grand linceul étendu sur le sol... J'ai toujours eu froid depuis... Travaille ! travaille pour du pain !... On dit que tu as du génie, mais il faut produire... Le génie est payé quand il est connu, apprécié, prôné... L'enfant a faim... Travaille, travaille... Tu ne peindras plus jamais, jamais !... Tu ne reviendras pas de ta course dans les montagnes... Je savais bien qu'il se trouvait des serpents en France : ton cousin ! ton cousin... La malade se recula avec une expression de ter-

reur, puis elle poussa un cri semblable à un râle :

—Cachez ce sang ! cachez-le !

Ce fut tout. L'accès était passé, elle retomba inerte.

Mme de Gailhac-Toulza mouillait son front d'eau fraîche et lui frappait doucement dans les mains. Blanche, épouvantée, devinait qu'un drame effrayant avait plongé cette malheureuse femme dans le désespoir.

Cependant, la crise passa, et un sommeil lourd s'empara de la malade. Vers cinq heures, Henri de Gailhac-Toulza rentra du palais où il plaidait ce jour-là. Depuis qu'il s'était installé à Paris après avoir donné sa démission de magistrat, sa clientèle augmentait dans des proportions rassurantes pour l'avenir.

Lorsqu'il rentra, Blanche courut au-devant de lui.

—Père, dit-elle, la maison est toute bouleversée.

—Un malheur !

—Une bonne action.

—Pourquoi m'avoir fait peur, méchante fille !

—L'adjectif est de trop.

—Je le retire, cela suffit-il à mademoiselle ?

—Pas tout à fait.

—Qu'exige-t-elle encore ?

—Le temps de s'expliquer.

—Parle.

—Je ne peux pas, tu m'embarasses.

—Je te prête "une oreille attentive," comme les confidentes de tragédie.

—Tu ne crois pas si bien dire, hélas !

—Il s'agit d'une tragédie ou d'une confidence ?

—Oh ! père ! fit Blanche en nouant ses bras autour du cou de son père, n'aie pas tant d'esprit, je t'en conjure. Laisse-moi te dire ce que je sais... Ma mère est occupée près de notre malade... Nous nous sommes trouvées sur sa route et, comme le bon Samaritain de l'Evangile, nous l'avons amenée ici.

—C'est grave, mon enfant ! Tu peux tout me dire maintenant. Je commence d'abord par approuver ta mère, elle ne peut rien faire que de juste.

Blanche raconta la rencontre de la femme évanouie sous le péristyle de Saint-Vincent de Paul, puis elle parla de la visite de Guillaume Andrezel, des craintes qu'il conservait sur l'état de l'infortunée.

—Dans quelle pièce l'avez-vous installée ?

—Dans la petite bibliothèque.

M. de Gailhac-Toulza embrassa sa fille avec émotion.

—C'est bien, dit-il, ta mère est une sainte, elle fera de toi une femme réellement digne de ce nom. Depuis qu'elle est devenue ma compagne, j'ai toujours béni Dieu de me l'avoir donnée.

—Oh ! père ! père bien-aimé !

—Le docteur Andrezel viendra ce soir, sa mère doit l'accompagner, ajouta Blanche.

Henri de Gailhac entra au salon, où il trouva un feu clair, une lampe joyeuse, les journaux du jour, et ce luxe de confort qui repose et charme tout ensemble.

Vers six heures, Aimée de Gailhac rejoignit son mari.

—Je m'étonne souvent, lui dit-il, de ne point voir fleurir les lis sous tes doigts et les pains se multiplier dans le pan de ta robe, tant je te juge charitable et sainte.

—Ne me gête pas, Henri, tu me donnerais de l'orgueil.

—Je t'en défie.

—Je te le répète, ne me gête pas ! L'éloge d'un homme tel que toi est d'un si haut prix... J'entends la voix de Mme Andrezel et celle de Guillaume, c'est bien heureux, nous allons nous dire...

—Que nous nous chérissions tendrement, n'est-ce pas, Aimée ?

Mme de Gailhac ne répondit point, son amie entra.

Eugénie était toujours pâle sous sa couronne de cheveux prématurément blanchis, mais son teint s'était éclairci, son regard rayonnait. Guillaume l'entourait de soins constants, elle savait qu'il parviendrait à se créer une place au milieu des sommités de Paris ; tranquille sur le présent, elle attendait de l'avenir de nouvelles joies, et ce fut avec une tendresse vraiment maternelle qu'elle appuya ses lèvres sur le jeune front qui se tendait vers elle.

Guillaume alla visiter Mme Vebson.

—Rien à faire, dit-il, laissons-la dormir. Mieux vaut le sommeil qui lui permet d'oublier, que le délire évoquant un passé redoutable.

Il écouta ce que Mme de Gailhac lui rapporta des

phrases incohérentes prononcées par la malade.

—Je ne me trompais pas dans mes prévisions, elle est née loin d'ici... ce que nous ne saurons peut-être jamais, c'est le mot de l'énigme de sa vie, il y a là un diame, un drame saignant.

Ils causèrent doucement, lentement, au pied du lit de cette femme assoupie, dont il semblait que rien ne put secouer la torpeur.

Tout à coup, elle fit un mouvement, se dressa sur son lit et tendit les bras :

—Ma fille ! ma fille !

—Le délire revient, dit Eugénie Andrezel.

Non, ce n'était point le délire, mais un sens divin de prophétie, de divination qui s'éveillait soudainement en elle. A travers son sommeil peuplé de rêves tantôt riants, tantôt épouvantables, elle sentait venir à elle l'enfant de son âme, le lien dernier qui l'attachât à cette terre d'épreuves.

Et, comme un écho venant d'en haut, une voix au timbre jeune, quoique voilée, répondit :

—Ma mère ! ma mère !

Mélati se précipita dans les bras de Mme Vebson. Ce furent des baisers fous, des larmes brûlantes, des cris de joie mêlés de soupirs d'angoisse, de reproches attendris, de promesses émuës.

—Cruelle mère ! Je t'ai crue morte.

—J'ai voulu t'épargner le supplice de me voir souffrir sans parvenir à me soulager.

—Enfin, te voilà ! Je te guérirai, tu ne me quitteras plus jamais, jamais !

—Non, jamais, à moins que Dieu m'appelle.

Puis les baisers recommencèrent. Mélati demanda comment elle trouvait Arinda dans cette maison hospitalière ; la mère admira les voies de la Providence qui faisait rencontrer le soir même Francis et Louis Dervaux. Mais Andrezel, avec l'autorité d'un docteur, mit fin à ces épanchements, il ordonna le repos pour Mélati et le sommeil pour Arinda. Il fut convenu que la femme de chambre de Mme de Gailhac viendrait la malade.

—Quant à vous, dit Blanche en saisissant affectueusement la main de Mélati, vous partagerez ma chambre.

Que faire ? refuser... Etait-ce possible ? Entre les jeunes cœurs l'accord s'établit vite, Mélati tomba dans les bras de Blanche, et cette caresse scella une amitié qui devait durer toute la vie.

Le sommeil de Mme Vebson fut tranquille. Cependant, le lendemain, à l'heure accoutumée, elle se trouva prise d'un accès de fièvre violent. Andrezel, consulté par Mme Gailhac, lui répondit :

—J'adoucirai son mal sans garder d'illusions sur le résultat de mon traitement. Cette infortunée ne saurait vivre longtemps. Ce n'est pas la pauvreté qui la tue, mais le regret d'un être cher, la commotion reçue par la façon tragique dont il a succombé. Elle peut se prolonger en raison du calme, des soins dont la malade se trouvera entourée ; elle peut s'activer sous l'empire d'une émotion nouvelle.

—Je ne renverrai jamais cette infortunée dans sa froide mansarde, elle restera ici ainsi que sa fille.

Les arrangements nécessités par cette décision furent pris en famille. M. de Gailhac les approuva de tout point. Dans la journée du lendemain, il fut convenu qu'on enverrait chercher, rue Maubeuge, les cartons et les pincesaux de Mélati. Dervaux promit de traiter avec le propriétaire et de régler le prix du loyer de la veuve. Ce fut Rameau d'Or que le journaliste chargea de porter chez Mme de Gailhac les menus objets indispensables à Mélati. Il entra chez Henri de Gailhac avec un visage moitié satisfait, moitié chagrin.

—Eh bien ! mon petit homme, lui demanda l'ancien magistrat, n'es-tu pas heureux de voir à l'abri ces dames, pour qui, dans la mesure de tes forces, tu t'es montré si dévoué ?

—Je me réjouis de votre bonté pour elles, monsieur, mais je m'afflige en même temps. Que voulez-vous, j'aime beaucoup ceux que j'aime... Et puis, je tiens à mes habitudes.

—Quelles habitudes, mon ami ?

—Faire les commissions, même un peu le ménage ; elles avaient confiance en moi, voyez-vous... Ah ! si vous vouliez...

—Tout ce qui pourra te consoler.

—Permettez-moi de les servir encore, de porter les éventails de mademoiselle chez les marchands de couleurs, de me rendre utile enfin...

—Aux mêmes conditions ? demanda en souriant M. de Gailhac.

—Oui, monsieur, répliqua l'enfant en levant sa

jolie tête brune. Je puis vivre sans recevoir le salaire de certains services. Ma vie à moi est de courir sur le pavé de Paris, comme un Juif-Errant. J'exerce assez de métiers pour bien vivre. Je me dévoue un peu aussi à M. Dervaux, qui jamais ne m'humilie en m'offrant un salaire. Que me faut-il ? Un peu de grain comme aux moineaux, ce grain-là ne me manque jamais.

—Mon enfant, dit M. de Gailhac d'une voix grave, un homme doit exercer un métier, et tu n'en connais pas, car ce n'est point un état que cette vie errante à travers Paris.

—Monsieur se trompe, répondit Rameau d'Or, je connais un métier excellent, grâce auquel on fait fortune.

—Toi !  
—Mais je suis aubergiste, monsieur, futur propriétaire de l'hôtellerie du *Soleil-Levant*, et fiancé de Colette.

—Que fais-tu à Paris, alors ?

—J'essaie d'y remplir un mandat.

—Je sais le monde, les affaires, au besoin je te donnerai un bon conseil ; as-tu besoin de mon aide ?

—Si vous m'aidiez à trouver une personne dans Paris.

—Ce sera peut-être difficile, mais non pas impossible. Peux-tu me fournir des renseignements ?

—Non ! j'ai juré de me taire, de ne rien dire à personne.

—Pas même à l'autorité ? Je te remettrai un mot pour un chef de cabinet à la préfecture de police. Tu lui confieras ton secret, et certainement il te rendra service.

—J'accepte et je vous remercie, monsieur.

En effet, M. de Gailhac donna à Rameau d'Or un billet laconique, mais pressant, que l'enfant porta le jour même. On lui adressa peu de questions, l'intérêt de M. Gailhac le couvrait d'une protection suffisante. L'enfant aurait sans doute éprouvé de cruelles angoisses en attendant la réponse de l'administration, si l'état de santé de Mme Vebson n'eût exigé de lui un dévouement de toutes les heures.

La malade éprouvait un peu de mieux, mais elle ne quittait point la chambre. Sa fille lui lisait des pages admirables écrites par de vrais poètes ou par de grands saints. L'âme de Mme Vebson se retrempe à ces sources fortifiantes. Il lui semblait aussi, qu'avant de quitter sa fille, car elle ne gardait plus d'illusion de la vie, elle se devait de l'armer davantage pour un combat dont elle ne serait pas témoin. A la pensée d'abandonner Mélati, elle essayait de se cramponner à l'existence, suppliait Andrezel de la guérir, mais la nuit venue, lorsque, enveloppée de ses ombres, elle voyait tout à coup s'en dégager la figure de celui qu'elle avait tant aimé, une force irrésistible l'entraînait de nouveau vers le trépas.

La fièvre qui la minait sourdement ne céda à aucun remède, et Andrezel ne se faisait plus d'illusion.

Mélati en conservait encore, elle parlait de guérison, de soleil, de vie renouvelée, travaillait avec ardeur, fortifiée par l'amitié de Blanche, par la protection de ces deux anges qui s'appelaient Eugénie Andrezel et Aimée de Gailhac.

Jean Lagny et Louis Dervaux venaient souvent passer la soirée avec Francis. Le magistrat aimait, estimait ces deux vaillants qui conquéraient, l'un à l'aide de son crayon, l'autre grâce à sa plume, une position honorable et enviée.

Un jour que Louis insistait sur les détails de la mise en scène, Mélati se leva, quitta le salon, et tomba défaillante sur une chaise de la salle à manger. Quand Mme de Gailhac lui demanda la cause de cette indisposition subite, elle prétextait la fatigue et la chaleur régnant dans le salon.

Que n'eût-elle point donné pour pouvoir dire à la généreuse femme :

—Je suis la fille de celui qu'on assassina à l'auberge du *Soleil-Levant* !

Elle étouffa son émotion puis, rentrée dans la chambre de sa mère, elle se jeta sur sa poitrine.

—Quelle épreuve ! dit-elle, j'ai failli me trahir.

Mme Vebson la serra dans ses bras.

—Mourons s'il le faut avec notre secret dans le cœur, dit-elle ; Dieu me connaît, cela suffit pour notre conscience ; des femmes comme nous ne peuvent être soupçonnées.

Les premiers souffles du printemps, loin de ranimer la malade, parurent trop forts pour sa poitrine épuisée. Mme Vebson se sentit mourir. Durant les derniers jours, elle s'efforça de faire passer dans l'âme de sa fille les sentiments de courage et de ré-

signation qui l'avaient longtemps soutenue. Ses entretiens avec Mme de Gailhac étaient plus longs, plus intimes. Elle ne cessait de lui recommander l'enfant qu'elle laisserait orpheline. Aimée, qui avait vidé la coupe de la douleur, s'efforçait d'adoucir les heures suprêmes de cette épreuve. Elle lui promettait de considérer Mélati comme sa seconde fille, de la couvrir de protection et d'en faire la sœur de Blanche. Un pâle sourire effleurait alors les lèvres de la malade, ces lèvres qui souvent prenaient par avance la rigidité de la mort.

Mélati ne pouvait prévoir son malheur. Lorsque ses grands yeux bleus cherchaient au fond du regard d'Andrezel sa secrète pensée, elle le trouvait voilé de cette placidité à laquelle les médecins ont recours pour masquer leurs craintes. Sa mère la rapprochait davantage de son cœur, mais sans garder le courage de l'habituer au suprême adieu.

Il fallut bien cependant que la jeune fille apprît la vérité. Aimée, sur la demande d'Arinda, fit demander le prêtre ; les saintes pompes de la mort se déployèrent dans la demeure de l'ancien magistrat, qui brisa sa carrière plutôt que de paraître approuver la spoliation des couvents.

(La suite au prochain numéro.)

L'ANCIENNE ÉGLISE DES RÉCOLLETS

(Voir gravure)

LE MONDE ILLUSTRE donne aujourd'hui à ses lecteurs une gravure que les anciens reverront avec plaisir, et qui servira aux jeunes à étudier un point de l'histoire des monuments de Montréal.

C'est la vieille église des Récollets, disparue depuis longtemps.

Sur l'emplacement de ce vieux temple s'élèvent aujourd'hui des magasins, on s'occupe de commerce là où l'on chantait les louanges de Dieu.

Sic transit.....

L'ARMÉE CHINOISE

Chacun sait qu'il n'y a pas longtemps encore, les soldats chinois n'avaient pas d'uniforme, et se distinguaient des *pékins* uniquement par un petit écriteau qu'ils portaient sur la poitrine, et où on lisait ce mot : *Ping* (guerrier).

Le dieu de la guerre des Chinois, dont l'image se retrouve dans le temple de Ta-Kien, à Pékin, est représenté, lui aussi, en costume ordinaire, sans autre insigne que l'écriteau susdit. Aussi, lorsque récemment l'armée chinoise a été équipée à l'européenne, les prêtres pensèrent-ils à revêtir le dieu des combats d'un uniforme ; mais fallait-il l'habiller en fantassin, en cavalier, en artilleur, en officier du génie ? Dans leur perplexité, ils allèrent trouver le ministre des cultes, qui répondit, après quelques instants de réflexion :

—Laissez à l'image du dieu des armées le costume qu'il a porté jusqu'à ce jour, mais suspendez dans son temple des uniformes de toutes les armes. Il choisira celui qui lui plaira le mieux.

Ce qui fut dit fut fait, et aujourd'hui le temple de Ta-Kien a l'air de la boutique d'un marchand de costumes ou de la loge d'un cabotin. Il faut croire qu'aucune de ces détroques n'a le don de plaire au dieu, car, jusqu'à présent, il n'a pas encore fait de choix et il a conservé son costume bourgeois.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Rien de bon et de sain comme de boire le matin en se levant une grande tasse de lait tiède. Cela vaut cent fois mieux pour l'estomac que le chocolat, le café au lait ou le thé traditionnels.

Le lait est, en effet, le meilleur et le plus important des aliments, celui qui, ayant avec le sang les analogies chimiques les plus étroites, exige le moins de travail organique pour réparer nos tissus. Il contient à lui seul toute la série des principes alimentaires et est d'une digestibilité facile qui rend son usage précieux pour les enfants et les convalescents.

Ce qui fait principalement la différence entre les hommes—les grands et les ordinaires—c'est l'énergie, la détermination invincible, le choix une fois fixé d'un but honnête, et enfin la victoire.

L'ARBRE LUMINEUX

Il y a aux environs de Tuscarda, dans l'État de Nevada, un arbuste doué d'une propriété singulière. Il n'a guère que six à sept pieds de hauteur et son tronc est à la base de la grosseur du poignet d'un homme. Son feuillage, très fourni, acquiert, à une certaine époque de l'année, une vertu phosphorescente qui permet de le distinguer au milieu de la nuit la plus sombre à la distance d'un mille. La lueur produite par les feuilles de cet arbre serait assez intense pour permettre à une personne de lire l'impression la plus fine.

Le feuillage affecte la forme, la couleur et l'ensemble général de celui du laurier. On attribue ce pouvoir éclairant à la présence d'un certain enduit céreux répandu sur les feuilles. En effet, si l'on en écrase une entre ses doigts, la matière phosphorescente communique aux mains la propriété lumineuse au détriment de la feuille qui perd la sienne.

Les Indiens considèrent cet arbre avec une sorte de respect mêlé de terreur, et ils l'appellent l'arbre ensorcelé. On prétend qu'il n'y a pas plus de deux ou trois autres spécimens du genre dans le pays.

DE PARTOUT

—La presse de la Jamaïque est favorable à l'annexion au Canada.

—La superficie totale des mers dans le monde est de 231,917,905 milles carrés, tandis que celle de tous les continents et des îles n'est que de 34,354,950 milles carrés.

—Un projet de loi a été présenté à la législature du Vermont, par les partisans de l'abolition de la pendaison, établissant qu'à l'avenir les condamnés à mort seraient exécutés dans cet État, au moyen de l'électricité.

—La durée de la vie de certains animaux : Un éléphant vit 400 ans ; un ours, 20 ans ; une vache, 20 ans ; un chat, 15 ans ; un cheval, 30 ans ; un lion, 70 ans ; un aigle, 100 ans ; une baleine, 300 ans ; un mouton, 10 ans ; un écureuil, 7 ans ; un chier, 10 ans ; un renard, 15 ans.

—Citons une amusante anecdote prise dans le *Rappel* :

Un préfet voulant se rendre compte de l'intelligence bureaucratique de son personnel, fait venir dans son cabinet la plus forte tête de la bande et lui dit :

—Veuillez, je vous prie, écrire sous ma dictée. L'employé s'incline et le préfet dicte :

“ Je prie monsieur le directeur de la prison d'incarcarer le porteur de la présente.”

—Donnez que je signe... Là ! Maintenant, mettez l'adresse.

L'employé modèle obéit encore.

—Il me faudrait quelqu'un de sûr pour porter immédiatement cette lettre à son adresse.

Alors l'employé, avec un empressement respectueux :

—Si monsieur le préfet veut bien m'accorder sa confiance, j'irai.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 20.—ÉNIGME

Jadis très recherché par sa valeur vénale, Aujourd'hui le premier pour ce don admirable.

No. 21.—CHARADE

Pour le chant mon Premier. Souvent dans mon Dernier Vous trouverez mon Entier.

SOLUTIONS :

No. 17.—Les mots sont : Monstre et Montre.  
No. 18.—Les mots sont : Ligue—Digue—Souvent—Instrument—Reptile—Imbécile.

No. 15.

<i>Blancs.</i>	<i>Noirs.</i>
1 D 1er T D	1 D pr D
2 C pr. P, échec et mat.	
2 D pr. T, échec et mat.	Si: 1 T pr. T

RÉBUS



ÊTRE ENTERRÉ VIVANT

Être enterré vivant est une chose que l'on craint par-dessus tout.

L'académie française, il y a dix ou quinze ans, offrit un prix de 40,000 francs pour la découverte de quelque moyen par lequel une personne inexpérimentée même pourrait connaître sur le champ la mort réelle.

C'est un médecin qui gagna la récompense en découvrant le phénomène suivant : " Si on élève la main de la personne en doute à la hauteur de la lumière d'une chandelle ou d'une autre lumière artificielle, avec les doigts étendus et se touchant les uns les autres, et si on regarde à travers l'espace entre les doigts dans la direction de la lumière, on aperçoit, là où les doigts se touchent, une couleur rouge écarlate causée par le sang circulant encore, cette personne n'est pas morte ; mais, quand la vie est éteinte, ce phénomène cesse immédiatement."

Ce moyen de connaître si une personne est réellement morte est infail- lible.

Le professeur PARAGE doit ouvrir ses cours de diction et de déclamation dans le courant de NOVEMBRE.

Ancien élève de Talbot, du Français, répétiteur au Conservatoire de Paris et professeur à l'Elysée des Beaux-Arts, PARAGE a depuis longtemps conquis l'estime et les louanges du public. L'au- dition de ses élèves, qu'il sait former en peu de temps par sa méthode sûre et correcte, en est la preuve la plus éclatante. Non seulement Paris, mais Bruxelles, Nice et Londres lui ont décerné des éloges.

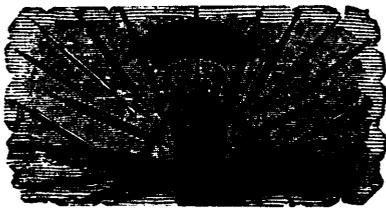
ÉGLISE NOTRE - DAME

A LOUER une ou deux places de bancs dans la nef. S'adresser au bureau du Monde Illustré, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.

ED. FRANCONY,

37, Avenue d'Orléans, Paris

COLLABORANT dans trois grands journaux de de Paris, désirerait, pour utiliser ses moments de loisir, représenter quelques maisons sérieuses du Canada, soit pour l'achat, soit pour la vente des marchandises de toutes sortes et de toutes provenances.



FABRIQUE DE PARAPLUIES ET DE PARASOLS DE LA PUISSANCE

VENANT DE RECEVOIR

Un grand assortiment de GLORIAS, SOIES, DEMI-SOIES, ALPACAS, etc., de première qualité, pour fabriquer et reconstruire les parapluies. Toutes sortes de réparations faites promptement et à des prix modérés.

684-RUE CRAIC-684.

Porte voisine de la "Canada Truss" Factory."

DR. H. E. DESROSIERS,  
70 RUE ST. DENIS,  
MONTRÉAL.

DR. J. LEROUX,  
2445, RUE NOTRE-DAME,  
MONTRÉAL.

N. GOYETTE, BOUCHER.  
MARCHE D'HOCHELAGA,  
Etaux 1 et 3.

CHARLES DAVID,  
MAGASIN DE CHAUSSURES,  
565, RUE SAINTE-CATHERINE,  
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.

No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

1re. Prime	- - -	\$50
2me. "	- - -	25
3me. "	- - -	15
4me. "	- - -	10
5me. "	- - -	5
6me. "	- - -	4
7me. "	- - -	3
8me. "	- - -	2

86 Primes, à \$1 - 86

94 Primes. \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON  
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.  
En gros et en détail,  
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.  
Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

L'ALBUM MUSICAL, JOURNAL MENSUEL,

Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

PRIX : \$3 PAR ANNEE

Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à

LABELLE & FILIATREULT,  
(Boite 325.) 25, Rue St-Gabriel.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie  
GEBHARDT-BERTHIAUME,  
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Programmes, Cartes d'affaires, Lettres funéraires, Circulaires, Affiches, etc.

Faotums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

(Imprimé par la Cie. Lithographique Burland.)

**JOUISSEZ**  
**De la Santé et du Bonheur**

**COMMENT ?** Faites comme d'autres ont fait.

**Souffrez-vous de maladies des reins ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."  
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

**Vos nerfs sont-ils affaiblis ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours."  
Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

**Souffrez-vous de la maladie de Bright ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."  
Frank Wilson, Peabody, Mass.

**Souffrant de la diabète ?**  
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."  
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Nl.

**Souffrez-vous de maladies du foie ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."  
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationales, N.Y.

**Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?**  
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je ne roulais hors de mon lit."  
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

**Souffrez-vous de maladies des reins ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."  
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

**Souffrez-vous de la constipation ?**  
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."  
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

**Souffrez-vous de la malaria ?**  
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."  
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

**Etes-vous bilieux ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."  
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

**Souffrez-vous des hémorroïdes ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorroïdes qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."  
G. H. Horst, Caisier M. Bank, Myertown, Pa.

**Etes-vous torturé par le rhumatisme ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."  
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

**Aux femmes qui sont malades ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."  
Mde H. Lamoreaux, Ile La Méthe, Vt.

**Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé**  
Faites usage du

**KIDNEY-WORT**  
Le Purificateur du Sang.

DUHAMEL & LEMIEUX,  
Encanteurs et marchands à commission.  
527-RUE SAINTE-CATHERINE-MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront recevoir la série.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-proprétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.